

La Francernité

Claude HERY

« Les êtres humains devraient tous naître libres et égaux en droits. Ils sont supposés être doués de raison et de conscience et devraient en conséquence agir les uns envers les autres dans un esprit de Fraternité... ».

Correctif à la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen
1789

« Le jour où, se souvenant qu'elle fut et doit être le salut du genre humain, la France s'entourera de ses enfants et leur enseignera la France, comme foi et comme religion, elle se retrouvera vivante et solide comme le globe ».

Michelet « La Patrie par l'école » 1846

« Les exigences d'un grand peuple sont à l'échelle de ses malheurs ».

Charles De Gaulle

Sommaire

Prologue

Les forces fratricides de l'intérieur

Chapitre 1 : Une tombe entre elles

« L'adversité l'avait rendue combattive comme jamais... »

Chapitre 2 : L'adieu au renard

« Marcel pense que c'est foutu pour lui ! »

Chapitre 3 : L'enfance contaminée

« Ce ne sont que des crouilles ! »

« Madame, c'est quoi la Francernité ? »

Chapitre 4 : Mourir dans le djebel

« Désormais l'armée française compterait un ennemi de plus... »

Chapitre 5 : Une vie toute neuve

« Sa fille allait bien alors elle aussi était bien ... »

Chapitre 6 : L'école, un pont par-dessus la guerre

« Pour une fois qu'on ne va pas les emmerder avec nos militaires ! »

Chapitre 7 : Une école de la République comme les autres

« Bien sûr on n'avait pas oublié la hampe bleue où l'on hissait notre beau drapeau les jours de fête ».

Chapitre 8 : Lettre d'enfants, petits témoins de guerre

« Voilà comment elle est la guerre chez nous... »

Chapitre 9 : Heureux possibles

« O oui maman, il est comment ce monsieur ? »

Chapitre 10 : L'ultimatum du Grand Renard

« Tu dois partir ! »

Chapitre 11 : A la Cotonnière

« L'usine se maintenait tant bien que mal mais la concurrence devenait chaque année plus coriace ».

Chapitre 12 : L'école amoureuse

« Il la trouva belle, elle le trouva beau... ».

Chapitre 13 : L'école assassinée

« Ils ont tué deux fois l'école ! D'abord en brûlant les pupitres, puis en assassinant le savoir ! ».

Chapitre 14 : Les cendres ardentes

« Le maître leur fit l'école depuis son lit d'hôpital ».

Chapitre 15 : Projet de mariage

« Vous m'avez bien entendue, maman va se remarier avec Alphonse ! »

Chapitre 16 : Le retour de Vincent

« Une chose était certaine, c'est qu'il abandonnerait sur cette terre d'Afrique une part de lui-même... ».

Chapitre 17 : Les renards agressés

« Mado eût toutes les peines du monde à convaincre le Grand de ne pas régler cette affaire lui-même... ».

Chapitre 18 : Ton pays n'existe pas !

« Tu nous avais vendu du rêve...tu nous as laissé avec nos cendres et nos regrets... »

Chapitre 19 : La Francernité des Renards

« ...Ce soir, ils sont tous des renards... »

Cette Francernité,

Mon père avait une façon bien particulière d'en parler à l'enfant que j'étais. Il ne la nommait pas certes, mais tout dans ses pensées, ses propos, ses actes me la désignait. Il a toujours pensé que du levain au pétrin, un des artisans majeurs de cette Francernité était le Général de Gaulle. Depuis plusieurs années je convoque mes souvenirs et j'ai entrepris une quête à la mémoire de ce « soldat de la Francernité » qu'était mon père. Pour lui :

Je l'ai cherchée sur le fil d'une hache lorraine, dans un fil de coton, au profond d'un terrier de renard, dans le cri meurtrier d'un fusil qui tue, dans des gènes maléfiques, dans une renaissance amoureuse...

Je ne l'ai pas trouvée

Je l'ai cherchée au cœur des cimes des grands sapins, dans les terres noires de bruyère, dans la poussière et les cailloux des pistes berbères...

Je ne l'ai pas trouvée

Je l'ai cherchée dans des yeux noirs, des yeux de braise, sous des voiles, des chants, des murmures...

Je ne l'ai pas trouvée

Je l'ai cherchée dans des mémoires vivantes et mortes, j'ai même cherché dans le grand ossuaire et dans la tombe du soldat méconnu...

Mais hélas je ne l'ai toujours pas trouvée,

Puis un jour dans une vivante école un enfant me l'a montrée...



Prologue

De Paris à Alger, les forces fratricides de l'intérieur

La mère sert la soupe dans un silence gourmand, le bruit que fait la louche en heurtant doucement le fond des assiettes quand se déverse le liquide onctueux et chaud a quelque chose de feutré et de rassurant. Comme au théâtre la louche sonne les trois coups avant le lever de rideau où les cuillères, les langues, les gosiers, même les souffleurs vont entrer en scène.

Le père lui ne parle pas, soucieux, pâle, il pousse des soupirs que remarque la tablée, du coup tout le monde se tait attendant qu'il porte la première cuillerée à la bouche. A peine a-t-elle reposé la soupière fumante sur le chevalet de fonte au centre de la grande table qu'un fracas épouvantable se fait entendre dans l'entrée. On cogne à la porte, ce n'est pas le toc toc discret du doigt replié d'un visiteur ou de la voisine, c'est un poing qui veut défoncer pendant que l'autre pogne malmène la clenche. En même temps les brutes, elles sont au moins deux, gueulent comme des cinglés. Le père a blêmi, cette fois il ne pourra pas se cacher dans la paille comme la semaine passée. De toute façon il a toujours su que ce moment arriverait un jour, résigné mais digne il défait la serviette à carreaux rouges nouée autour de son cou, la repose délicatement sur la table puis se lève dans

un silence martial. Un seul regard suffit pour que la mère fasse signe aux filles de la suivre dans leur chambre. Il se dirige alors vers la porte en ajustant ses bretelles, il se dit que ça serait mieux avec son képi de garde champêtre mais il n'a pas le temps de le chercher, il sait bien qui ils sont et ce qu'ils veulent. La porte vient de céder avec fracas, déjà deux solides gaillards se ruent dans le petit couloir pour se jeter sur lui comme des bêtes fauves. Dans la chambre à l'étage une jeune femme terrorisée gémit, c'est ma mère, elle n'a pas vingt ans. Serrée contre sa soeur cadette elle tente de se boucher les oreilles mais elle entend tout. Les hommes cognent et cognent encore, elle entend la tête du père qui heurte violemment le plancher, elle entend les coups de pieds dans le visage, dans les côtes. Un des agresseurs semble s'acharner, il est plus féroce que l'autre, celui-là cogne pour tuer comme s'il voulait que le «collabo» ne puisse plus parler...peut être sait il des choses peu avouables sur la conduite du « héros ».

D'un coup; la mère comme une furie sort de la chambre, dévale l'escalier pour se jeter sur lui, finalement l'autre qui semble être le chef la tire en arrière et arrête la brute du bras. Il jette un regard haineux sur ma grand-mère et lui assène des mots violents au visage, comme des crachats. Les glaires de la rancune commencent à sortir dans tout le pays.

- Ton ordure de mari a de la chance, s'il n'y avait pas le Raymond pour nous retenir on l'aurait fini là tout de suite ! Ce putain de collabo, il fait moins le fier maintenant, et vous autres vous avez intérêt à filer doux, c'est moi qui vous le dit ! Ma grand-mère s'avance et gifle l'homme qui aussitôt la frappe d'un violent coup de poing. La pauvre s'affale sur son mari, leurs sangs se mêlent un instant. A terre, elle relève son visage ensanglanté.

- C'est bien ce que j'ai toujours pensé, vous êtes très forts quand il s'agit de combattre une femme...mais nous, tu vois nous savons bien qui ont été les véritables collabos...

Silence, l'autre s'est tu, puis pour retrouver rapidement une contenance il tire le vieux par les épaules sans parvenir à le redresser. Les deux s'y mettent, ils relèvent le pauvre homme et le jettent sur la porte fendue. Chacun de ces bruits horribles est une lame qui perce le coeur des trois femmes, les filles ont rejoint leur mère pour l'empêcher de se jeter à nouveau dans la mêlée. Les poings crispés, le visage douloureux toutes trois regardent le père gisant ensanglanté, il ne souffre plus il a perdu connaissance. Les « libérateurs » l'engouffrent comme un sac à l'arrière d'une vieille traction garée devant la porte, le chauffeur qui attendait en fumant une cigarette ricane à la vue du malheureux. L'auto démarre en trombe, le vieux tombe sur

le sol entre les banquettes puis plus rien, plus rien que les pleurs de trois femmes impuissantes, il ne subsiste sur le plancher de la cuisine et du couloir qu'une trainée de sang frais.

Le chef a parlé de Raymond, c'est mon père, enfin celui qui deviendra mon père, il fait aussi partie des FFI. Mais lui n'a pas voulu participer à ce genre d'opération, il apprécie son futur beau-père, c'est d'ailleurs le seul qui déposera comme témoin à décharge lors du procès du vieux.

Ma mère ne devait jamais oublier le visage des tortionnaires de son père. La famille avait perdu ses hommes, le vieux comme son fils, mon oncle, étaient en captivité et comble du paradoxe, l'un était captif des français et l'autre des allemands.

Banal épisode de la Libération d'un village vide d'ennemis mais bourré de héros de la dernière heure dont la brutalité n'avait rien à envier à celle des bourreaux allemands. On a bien tenté de mettre des mots là-dessus, on a dit que ces « lynchages héroïques » procédaient de l'épuration judiciaire ou extra judiciaire, à leur tour ces français-là voulaient à tout crin épurer...On était loin de « l'effort supérieur rêvé par Albert

Camus qui aurait dû transformer les appétits de haine en désirs de justice... ».¹

Enfin voilà comment mon grand père à l'instar de milliers d'autres françaises et français fut passé à tabac et laissé pour mort, accusé du crime de collaboration. O oui pour ça il avait collaboré le vieux, son tort avait été d'être le garde champêtre du bourg, le seul à maîtriser la langue de Goethe. Lorsque les allemands étaient arrivés, ils l'avaient immédiatement réquisitionné « malgré lui » en qualité d'interprète. Qu'aurait-il pu faire, je me le demande encore aujourd'hui. Refuser ? Prendre les armes, le maquis à cinquante sept ans? Laisser sa femme et ses enfants à la merci de l'ennemi. Ce que je sais également c'est qu'à plusieurs reprises il a informé les maquisards des rafles que les allemands projetaient contre eux, il a chargé sa fille (ma mère) de transmettre des messages à tel ou telle dont l'arrestation était programmée. Pour tout dire je me demande ce qu'auraient fait ces porteurs de brassards à sa place. Et nous-mêmes aujourd'hui dans une situation similaire, que ferions-nous ?

Au risque de choquer les consciences je me demande également et de façon plus générale qui, dans cette bête guerre,

¹ « Défense de l'intelligence » d'Albert Camus 15 mars 1945

de De Gaulle ou Pétain a eu la responsabilité la plus lourde à porter ? Etait-il plus facile d'assumer le poids de la défaite en France ou d'endosser l'habit du Libérateur à Londres ? Et qu'aurait fait le Grand Charles à la place du Maréchal, car le Maréchal lui ne pouvait quitter son pays, il avait « fait don de sa personne à la France ». Il avait fait don également de son Honneur lui le héros de 1914. L'Honneur coûte très cher en temps de guerre, il laisse derrière lui d'immenses champs couverts de monticules...les tombes des innocents connus ou non.

Aussi combien de vies la signature de l'armistice a-t-elle épargnées ? Nous étions écrasés par la botte allemande même les plus belliqueux d'entre nous en convenaient, dès lors avions-nous encore les moyens d'éviter la défaite sur notre sol ? Loin de moi l'envie de rouvrir un débat douloureux, ni de légitimer les drames affreux générés par la collaboration volontaire ou l'idéologie totalitaire, je sais simplement que ma famille a offert à la France bien davantage de résistants et de passeurs de prisonniers évadés en zone libre que de collaborateurs à l'Allemagne.

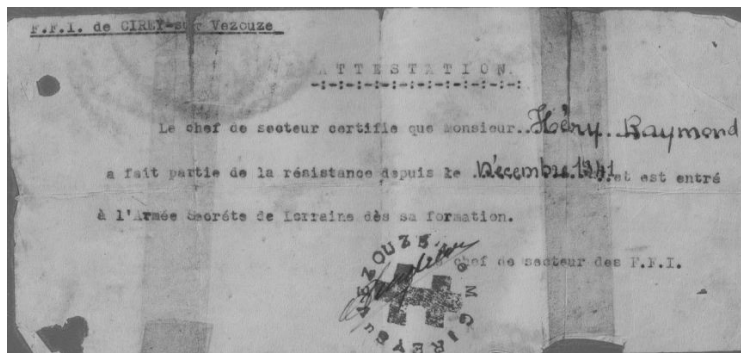
Aucun n'a été épargné par le conflit. Mon père engagé volontaire dans les FFI, combattant de moins de vingt ans s'est battu sur tous les fronts, de la bataille des Ardennes à l'Algérie

en passant par l'Indochine, il a offert à son pays une part des plus belles années de sa vie. C'était un patriote et un humaniste imprégné de l'idée que la Fraternité doit transcender l'idée même de Patrie.

Hélas c'est pour l'avoir trop mal compris que nous nous sommes replongés très vite dans les drames indochinois et algérien.

Je ne peux croire que ma quête de la Francernité trouve sens dans ces déchirements fratricides. Comme toutes les guerres ces conflits ont été des exutoires à l'intolérance, la haine et la part de barbarie qui germent dans le coeur des hommes pour en faire des méchants, ces méchants que dénoncent les enfants pour qualifier les faiseurs de mal.

« Allez enfants de toutes les Patries vers ces pères qui vous ont tant meurtris, ouvrez-leur vos bras, ils déposeront leur fusil, vers ces mères qui vous ont tant chéris, ouvrez-leur vos coeurs, elles retiendront leur mari, vers ces écoles qui vous ont tant appris, ouvrez-leur vos consciences, elles trouveront la Paix, allez chers enfants ! Le jour d'espoir est arrivé... ».



« C'était un patriote... »

Quelques années plus tard, de l'autre côté de la grande bleue, on se croyait aussi autorisé à pratiquer la chasse « aux collaborateurs ».

Nous sommes dans le milieu des années cinquante, déjà le sang commence à couler dans une Algérie que l'on croit, que l'on espère, que l'on veut encore française, pourtant...

Sur fond de complots réels ou supposés, de machinations de services secrets ou non, de viles trahisons réelles ou organisées, se trament peu à peu les fils ensanglantés du masque hideux de la guerre dont chacun se croyait hors d'atteinte depuis le huit mai 1945. La France a enfanté dans de nombreuses parties du monde ; ses enfants, ceux de métropole et d'ailleurs réclament alors leur juste dû d'autant qu'ils ont tous contribué à l'impôt du sang. Mais l'Algérie n'est pas tout à fait la France et c'est de cette différence que va jaillir l'horreur de la guerre libératrice et salvatrice pour les uns, incompréhensible pour les autres mais cruelle pour tous. Que dire d'autre...Si les enfants de la France ne se sont pas comportés en frères, c'est qu'ils n'étaient pas de la même mère...

Ce vingt huit mai 1957 six katibas² de l'ALN regroupant plus de trois cent cinquante hommes armés, font mouvement vers Melouza petit bourg perché sur les hauts plateaux au nord de la

² katibas : unités de l'Armée de Libération Nationale

ville de M'Sila, à la charnière du Constantinois et de la Kabylie. Ils arrivent et encerclent le douar paisible de plusieurs centaines d'âmes, le capitaine Arab qui les commande est nerveux, il a reçu des instructions claires de son supérieur le colonel Saïd Mohammedi. Il s'agit de faire un exemple définitif avec ces traîtres, ces collaborateurs du MNA³ « ce sont eux nos premiers ennemis, avant les soldats français ! » lui a-t-il dit fermement en le fixant avec intensité. Les enfants qui jouaient dans les arbres les ont vus les premiers, ils donnent l'alerte. Aussitôt la confusion est totale quelques maquisards tentent d'organiser un semblant de défense. En début d'après midi le massacre commence, c'est un nouvel Oradour de l'horreur. Le diable est là parmi ces hommes fous qui vont massacrer à coups de couteaux et de pioches plus de trois cents habitants de Melouza leurs frères et inscrire à jamais son nom en lettres de sang dans la conscience de l'humanité.

La guerre civile venait d'éclater, il n'y eut plus qu'une sororité de larmes, le poison hautement contagieux avait corrompu les âmes. Alors là aussi la chasse commença, on chercha, on trouva, au besoin on inventa et on massacra les « collaborateurs ». De hauts faits d'arme une fois encore eurent lieu un peu partout. Là où en France on avait tondu des femmes qualifiées

³ MNA : Mouvement National Algérien

de paillasses à boches, on égorgea en Algérie de braves fatmas mères de famille dont l'odieux crime avait été de laver le linge des soldats français pour nourrir leurs enfants abandonnés par un père déserteur de famille, parti se battre dans les montagnes. Plus grave encore, on assassina des écoles, leurs frontons de pierre brute porteurs de la devise républicaine s'écroulèrent dans les flammes de la guerre...dramatiques autodafés de notre si chère Fraternité.

Certes il y eut bien quelques âmes vaillantes autant que nobles qui tentèrent de dégager des flammes de la bêtise les enfants innocents, à l'instar de Vincent jeune appelé du contingent improvisé instituteur d'un village perdu dans les montagnes kabyles, et d'Odette sa collègue de métropole.

Ces deux combattants du savoir et de la Paix tenteront de jeter un pont entre leurs écoles respectives, un pont par-dessus la guerre, une main courante fraternelle. Les élèves, petits correspondants de guerre s'échangeront la Paix tandis que leurs parents se feront la guerre.

Au final la France sera défaite sans avoir perdu une bataille.

Fort heureusement l'école sera sauvée par l'innocente lucidité des enfants qui une fois de plus se révèlent être les vrais faiseurs d'humanité. Nous avons tant à apprendre à l'école des enfants, Michelet l'avait déjà compris lorsqu'il déclarait :

« ...s'il faut que l'inégalité subsiste entre les hommes, qu'au moins l'enfance pût suivre un moment son instinct, et vivre dans l'égalité ! Que ces petits hommes de Dieu, innocents, sans envie, nous conservassent, dans l'école, le touchant idéal de la société ! Alors ce serait l'école aussi pour nous ; nous irions apprendre d'eux la vanité des rangs, la sottise des prétentions rivales, et tout ce qu'il y a de vie vraie, de bonheur à n'avoir premier, ni dernier ». Rajoutons « ni guerres, ni luttes fratricides... »

Ici, maintenant et pour toujours ces enfants-là nous font l'école et nous apprennent la Francernité...



Chapitre 1

Une tombe entre elles

Les habitants du Val ne sont pas peu fiers d'être des renards, ils ont même poussé leur prédilection pour la bête rusée jusqu'à en fixer une en fer sur le toit de la mairie en guise de girouette. Combien de fois ces hommes de la terre ont-ils levé la tête vers elle pour mesurer la force ou la direction du vent et augurer du temps à venir ? Personne n'aurait pu dire exactement d'où remontait cette appellation de « renards ». Dans ces basses vallées vosgiennes on ne porte pas forcément le nom de son village, mais on y trouve mystérieusement des loups, des renards, des gueulottes...tout un fameux bestiaire d'où émerge parfois quelque histoire étrange comme celle du terrible graoully ou de l'insaisissable dahu. Dieu est témoin que celui-là en a fait parler et rire des citoyens farceurs. Les grands-pères racontaient encore leurs exploits de chasse au dahu dans toute la contrée. Les plus espiègles affirmaient que cette chasse devait se pratiquer en battue, dans une forêt si possible épaisse et sombre et même de nuit. On donnait sans rire un sac « au niais du village » avec mission d'attendre la bête qui ne manquerait pas de sauter dedans. Les farceurs se tenaient plus

haut où, munis de bons bâtons ils frappaient les arbres pour effaroucher l'animal rusé disaient-ils. Les farceurs disparaissaient alors dans l'obscurité laissant seul le pauvre larron avec son sac ouvert et ses yeux usés à force de vouloir percer l'épaisseur de la nuit. Même longtemps après ces histoires-là lorsque l'on a évoqué l'apparition de la bête des Vosges certains s'obstinaient à y voir encore un dernier dahu rescapé des chasses de jadis.



Sa petite fille sagement assise sur ses genoux Odette regarde à travers les vitres du car défiler les premières maisons du village, la vieille fontaine moussue avec son chapeau de tuiles ocre impeccablement alignées qui pleure toujours son eau claire. Plus loin c'est la façade carrelée noire et blanche de la boucherie aussi lustrée qu'un sou neuf, derrière la large vitrine elle a le temps d'apercevoir un tablier blanc et les bonnes joues rouges de la patronne en bras de chemise comme chaque jour de l'année. A deux pas un vieux cheval s'ébroue en attendant la pose de ses fers neufs et le bon vouloir du maréchal ferrant, qui roule placidement sa cigarette, l'air ailleurs. Une poule fugueuse picore des riens sur le bas-côté, le ferronnier a enfin

achevé le monumental portail en fer forgé qu'il avait accoudé au mur de son atelier, elle imagine en proportions la taille de la maison à laquelle il est destiné. Ce paysage-là lui semble immuable, figé depuis le temps de son enfance. Comme à regret elle lève lentement les yeux et regarde la petite ferme accrochée là-haut à flanc de coteau; un homme encore petit semble se démener à l'arrière de la maison. Illusion d'optique ? Le soleil l'éblouit, elle laisse reposer sa tête sur le fauteuil, sa vision gagne en clarté, elle distingue de mieux en mieux les contours de la bâtisse familiale, un malaise comme un vide vertigineux s'ouvre dans son ventre. Y'a-t-il vraiment un homme là-haut ? Mais non tu rêves ma fille ! pense t'elle mal à l'aise.

Personne au val des renards n'a oublié que cette ferme-là a été le théâtre d'une terrible affaire, celle de la pipe aux onze encoches.⁴ L'épilogue en a été le suicide brutal de son père Jean Klein huit ans plus tôt après un fort Chabrol mémorable au cours duquel deux gendarmes avaient été sérieusement blessés par balles. Marcel, le seul homme qui connaissait le secret de son père, fut également le seul témoin du drame dont il refusa toujours de donner les détails, pas même aux gendarmes. Cette histoire avait connu un grand retentissement

⁴ Premier roman de l'auteur intitulé « la pipe aux onze encoches »

médiatique et durant quelques mois des journalistes en mal d'informations tourbeuses avaient lancé des enquêtes en tout sens, ignorant que les renards sont davantage rusés que bavards. En fait à l'époque on avait beaucoup glosé sur la signification réelle des onze encoches taillées dans la pipe du défunt Jean. On supputait qu'elles devaient être en rapport avec son activité pendant la guerre. En tous les cas ce bonhomme-là avait fait causer dans les chaumières, mi héros, mi démon il avait été considéré comme une sorte de docteur Jekyll et Mister Hide des forêts vosgiennes.

Curieusement ils étaient peu nombreux à lui tenir rancœur de ses turpitudes connues ou avouées, à commencer par sa fille Odette. Pourtant la pauvre avait été la première de ses malheureuses victimes. Mais « dans les temps » comme disent les anciens on n'aimait pas trop causer de ces choses-là. Les murs épais des fermes vosgiennes gardaient rudement bien les secrets de leurs occupants.

A la mort de Jean le village avait fait bloc autour de sa veuve Germaine et de ses trois enfants. Cependant le malaise n'avait fait que croître entre la mère et Odette devenue femme. Parce que la mère ne pouvait pas ne pas savoir ce que son mari lui faisait certaines nuits...

Mais la vie quotidienne, cette gomme à effacer les rires et les larmes avait comme toujours repris le dessus. Le labeur aux champs, puis à l'usine, puis à la maison était encore le meilleur remède contre la mélancolie et l'ennui, le peuple de renards entendait tenir sa place dans l'essor industriel du grand Val. L'action commune tenait lieu de pansement universel à tous les malheurs de la communauté.

En fait l'essentiel de l'activité économique de la région en cette année 1958 tourne autour du textile et des métiers du bois. La Cotonnière de Lorraine encore florissante nourrit bien son monde, on vient gaiement y travailler de tous les coins du canton. Au village on se connaît, on s'apprécie, la population rurale a cette inclination naturelle qui consiste à développer au sein de la communauté villageoise une forme de cohésion sociale et terrienne. La terre est une glue qui colle les uns aux autres comme à la semelle de toutes les bottes. Chacun puise une force, se ressource et s'épanouit dans ce petit monde de mains secourables, de toits hospitaliers. La règle connue et observée par tous est de ne pas se mêler des histoires dans les terriers voisins. Il s'agit de respecter certaines bornes implantées de façon immémoriale dans la conscience des gens tout comme les lourdes pierres qui délimitent leurs propres

champs et dont le déplacement sournois serait vécu comme un crime contre leur humanité.

Au Val on a toujours bien vécu en dépit de quelques commères en mal de frémissements dont certaines coassaient devant les bénitiers de l'église, transgressaient la règle en parlant sans en avoir l'air... Les hommes les avaient surnommées les « gagottes » terme peu flatteur mais qu'au fond elles méritaient bien. A cette époque tout le monde était peu ou prou paysan c'est-à-dire qu'on élevait des bêtes tout en occupant un emploi régulier dans une usine, la Cotonnière ou la Glacière. Les gros tas de fumier déposés sur les usoirs suant leur purin et fumant la chaleur des panses bestiales, étaient les témoins odorants de l'attachement à la ruralité de ces villageois en devenir d'urbanité. Ainsi mesurait-on l'opulence d'une maison au volume et à la fraîcheur de son tas de fumier. De la même façon la bonne santé d'un village était évaluée à l'aune de sa guirlande de crottin fumant dans les pailles salies... Il y avait belle lurette que l'odeur n'incommodait plus les narines habituées des villageoises et villageois, lesquels voyaient dans cette « merdouille-là » un bienfait de dame nature pour leurs champs ou leurs potagers épuisés par des années de rendement

⁵ **Les usoirs** : large espace devant les maisons lorraines qui appartient à la commune, mais a souvent été utilisé comme un espace privatif.

déjà intensif. Il n'était pas rare, quand un bestiau se trainant vers l'étable levait la queue pour s'oublier sur la route, qu'un paysan ou même une vieille à l'affût ne courut avec son seau et sa pellote recueillir la précieuse bouse. On a même connu de ces grands-pères qui, pris d'une envie soudaine, s'empressaient d'aller déféquer au pied d'un bon gros chou pour, pensaient-ils au bout du compte, le fortifier et lui donner meilleure allure. Ces gens-là, la terre leur collait aux sabots autant qu'au coeur...beaucoup avaient donné leur vie en l'arrosant de leurs humeurs de sang, de sueurs et de larmes.



Odette pense à ce qu'elle a vécu dans cette ferme là-haut, sa famille n'a pas été épargnée par les maux de la guerre : la peur, la douleur, l'humiliation et la privation. Quatre années de galère, une jeunesse gâchée, parfois les jours de pluie elle sent encore dans sa poitrine les tenailles cuisantes de cette mauvaise tuberculose qui a bien failli l'emporter. D'une certaine façon elle aussi a été déportée loin des siens dans cet affreux hôpital de Vittel. Elle revoit le bâtiment décrépi, peuplé de vieux poumons se déchirant à force de toux glaireuse. Sordide avec ses grands couloirs glacés balayés d'effluves mêlés, odeur de

cuisine, de désinfectant, d'urine, d'excréments.... Ces mêmes couloirs comme de profonds tunnels où elle trainait sa maladie et ces nausées violentes qui la laissaient pantelante et désespérée en proie à un dégoût extrême. Puis l'image de son père réapparaît, s'impose à elle, il est immobile sous une pluie battante. Elle a l'impression qu'il pleure, ses larmes se mêlent à la pluie, elle sent, elle partage sa souffrance. Elle sait son courage et sa solitude, elle mesure ses combats contre ses deux ennemis : l'envahisseur allemand et lui-même. Pauvre petit père tant meurtri par son passé, emprisonné dans une enfance soumise aux brutalités et aux perversions incestueuses d'un père alcoolique. A jamais détruit, traumatisé au point de reproduire son enfer sur ses propres enfants jusqu'à en devenir fou, fou de douleur et de remords et se tuer pour faire disparaître son mal en laissant une famille totalement désemparée.

Pourtant malgré l'amputation cruelle d'un de ses membres et les blessures infligées, la famille dut survivre sans vraiment renaître. Le souvenir du mal était partout dans la maison sauf peut-être dans la cuisine et pour cause on y était rarement seul. Ce poison elle le sentait, le reniflait dans le séjour au bout de la table où il présidait les repas familiaux, dans les chambres où il

se glissait la nuit, dans les couloirs où il rôdait. C'était un mal, une douloureuse corrosion dont elle ne guérirait jamais.

Germaine sa mère fit de son mieux pour élever seule ses trois enfants et sa petite fille Sophie, sans jamais leur parler du père disparu, elle éludait toujours les questions embarrassantes à son propos. Ainsi huit années passèrent tristes, laborieuses, Odette réussit brillamment ses études d'institutrice, durant plusieurs semaines sa mère fit grand cas de son diplôme au marché, à la sortie de la messe ou encore à l'usine. Camille sa benjamine devint taciturne, au contraire de son aînée elle délaissa totalement les études pour entrer à la Cotonnière dès sa seizième année où elle rejoignit sa mère derrière les trop bruyants métiers à tisser. Avait-elle, elle aussi subi les brutalités du père ? Odette d'instinct avait compris l'inavouable; le comportement de sa soeur et ses heurts constants avec leur mère parlaient d'eux-mêmes. Elles ne l'avaient cependant jamais évoqué directement, c'était le genre d'horreur qui n'aurait pu franchir le seuil de leur bouche. Bien sûr Camille savait qui était le père de Sophie, mais elle avait bien trop peur d'accabler davantage sa grande soeur en abordant le sujet. René leur cadet se trouva une passion très masculine pour l'époque, celle de la mécanique automobile. Aussitôt qu'il fut en âge de faire son apprentissage il trouva

une place dans un garage de Lunéville au grand dam de Germaine qui aurait tellement souhaité le garder auprès d'elle. Il prit le car un beau matin tenant d'une main ferme la valise neuve que sa mère avait achetée au bazar de Sarrebourg, il embrassa les trois femmes en grommelant un vague salut dont l'écho mal assuré traduisait assez bien son émoi et son peu d'assurance. De là les réunions familiales se firent de plus en plus rares, l'oncle Louis n'en manquait pas une mais les filles ne l'aimaient pas, leur intuition féminine leur avait fait comprendre qu'il tournait un peu trop près de la mère, le pire était que la mère justement ne semblait pas le moins du monde contrariée par son manège. La présence de leur oncle allait déliter un peu plus des liens filiaux déjà distendus. Dans cette famille on se méfiait des hommes...



A dix heures moins cinq le car s'arrête sur la place de la salle des fêtes, en face des gros marronniers dont le feuillage mêlé et dense offre en été un couloir d'ombre rafraîchissante prisé par les villageois qui s'y attardent volontiers pour causer. Odette et sa fille Sophie descendent en dernier, elles se rendent à la ferme familiale pour visiter la mère. La petite qui ne lâche pas

sa nouvelle poupée demande à faire un détour pour voir les poissons dans la rivière, avec un peu de chance elles apercevront une jolie truite argentée remontant le courant ou se frottant le ventre sur un galet rond.

- Tu sais qu'il y a des truites de rivière par ici !

- Oui parfaitement, même que mamie me l'a déjà dit ! Au fait maman comment s'appelle cette rivière?

Odetta en parfaite institutrice saisit l'occasion de donner à sa fille une leçon rapide de géographie. La petite a grand soif d'apprendre et sa mère le constant désir de lui ouvrir les yeux pour « mieux lire le monde » comme elle dit. Elle la veut battante, lucide, apte à affronter la société et ses turpitudes en toutes circonstances. Elle souhaite surtout lui donner des armes pour se défendre, ces mêmes armes qui lui ont tant fait défaut à elle.

- En fait mon ange, cette rivière se nomme la Vezouze, l'eau qui passe sous tes pieds va rejoindre une plus grande rivière qui s'appelle la Meurthe, elle-même va se jeter dans la Moselle pour finir par rejoindre le grand fleuve que l'on nomme le Rhin et enfin lui-même ira se promener jusque dans la mer du Nord ! Sophie une fois de plus ouvre de grands yeux émerveillés, sa mère connaît tant de choses...elle lui confie sa poupée et se baisse pour ramasser un bout de bois qu'elle jette dans l'eau en

riant. Il file sous le pont accompagné des gloussements de la gosse qui déjà l'attend en trépignant de l'autre côté.

- Petit bout de bois va te baigner dans la mer...Dis maman est ce que nous aussi on ira un jour voir la mer ?

- Oui bien sûr, on ira ! En attendant c'est une autre mère qui nous attend et Frida doit nous guetter à l'entrée du chemin !

La petite rit du jeu de mots de sa mère en lui prenant sagement la main, elles vont ainsi vers la ferme saluant poliment les personnes qu'elles croisent, toutes ont un petit mot gentil pour elles.

- Moon regardez-moi voir la bonne gosse ! C'est qu'elle nous pousse plus vite qu'une rame de haricot ! Et ses joues, ne dirait t'on pas la couleur de mes plus belles tomates !

Odette s'attend à ce que tout le potager y passe sans compter les cheveux blonds comme les blés mûrs...Patiente, elle se contente de sourire et informe la gentille jardinière que la mère les attend et qu'il leur faut allonger le pas, sans quoi... Elle préfère de loin entendre ces comparaisons à connotation légumineuse, plutôt qu'une quelconque allusion à des traits de ressemblance physique...Une fois de plus cette pensée la terrorise. Sauf que dans ce petit Val tout le monde sait qui est le père de Sophie...

Vue du chemin en contrebas la ferme se découpe dans le ciel cotonneux du printemps, l'adjonction de deux halliers et d'une étable en bois de hêtre la rende trapue et massive. Ses gros moellons de grès rose aux angles et dans le soubassement sont recouverts d'une barbe de mousse verdâtre, signe de la rudesse et de l'humidité du climat. Odette pense que du temps de son père ils étaient brossés une fois l'an à la sortie de l'hiver. Elle le voit encore avec sa paille de fer s'acharner à redonner l'éclat du rose de leur jeunesse à ces centaines dont de gros grains sales finissaient par se détacher et poudrer le sol herbeux en un feston décoratif autour de la maison. Le pauvre il aurait pu la frotter toute sa vie leur maison, ça ne l'aurait pas rendue plus attrayante aux yeux de sa fille; les terribles secrets qu'elle renfermait seraient-ils un jour lessivés eux aussi ? Elle en doute, triste elle détourne son regard d'une maison où comme les Sabines elle s'est sentie captive toute son enfance. Elle entraîne la petite directement vers la tombe de son père...de leur père...

- O Maman, regarde les fleurs elles sont toutes cassées !
- Non ma chérie, on ne dit pas cassées mais fanées.
- Les fleurs se flétrissent quand elles perdent l'eau qu'elles contiennent !

La gamine apparemment satisfaite de l'explication de sa mère s'empresse d'enlever les fleurs fanées du vase pour y remettre son petit bouquet de jonquilles cueillies le matin même.

- Attends, trésor, il faut changer l'eau d'abord !

- Mais maman tu m'as dit que c'était de l'eau de fleurs, alors pourquoi on doit la changer ?

Odette sourit, sa fille tient bien d'elle pour poser autant de questions et s'interroger à tout propos sur la marche du monde. La tombe de son père, même si elle ne supporte pas de pierre marbrière- elle et sa mère n'en avaient pas les moyens à l'époque- est simple, bien tenue mais belle de sobriété. Elle tend un arrosoir d'eau à sa fille qui s'applique aussitôt à remplir le vase blanc où elle introduit avec délicatesse les petites fleurs jaunes. Une croix de bois repeinte en vert chaque année porte l'inscription suivante :

« Ci-gît Jean KLEIN 1906 - 1950 ».

Elle suit du regard la croix, puis le petit carré de tombe où sont posées de champ deux plaques en pierre :

« A mon regretté époux »

« A notre Père ».

Comme toujours cette deuxième plaque la fait tressaillir. Elle s'accroupit, attire sa fille par derrière dans ses bras qu'elle

referme avec douceur et enfouit sa tête dans les cheveux blonds de la fillette pensive.

- Dis maman tu crois toi que Papounet, il se réveillera un jour, quand il n'aura plus sommeil ?

Elle lui fait claquer un gros baiser dans le cou qui déclenche des gloussements ravis mais ne l'empêche pas de reprendre une mine sérieuse et interrogative.

- Moi, je crois que Papounet est en train de faire un beau rêve dans lequel une petite fille lui apporte de belles fleurs rien que pour lui et lui chante sa chanson préférée.

- Bon d'accord ! Ecoute bien Papounet, celle-là n'est que pour toi !

« Biquette n'veut pas sortir du chou! Ah ! tu sortiras, Biquette, Biquette, Ah ! Tu sortiras de ce chou-là! On envoie chercher le chien,

Afin de mordre Biquett'. Le chien n'veut pas mordre Biquett', Biquett' n' veut pas sortir du chou. Ah ! tu sortiras, Biquette, Biquette, Ah ! Tu sortiras de ce chou-là!...

La petite y met tout son cœur, toute sa juvénile spontanéité, elle arrondit la bouche en une moue sérieuse et appliquée. Odette refoule une larme, tant d'images, tant de voix émergent du passé. Son père est mort depuis huit ans, sa disparition brutale l'a anéantie. Même la naissance de Sophie ne l'a pas

complètement tirée de cette mélancolie qui lui colle à l'âme comme un interminable automne. Enfant de la guerre, elle a traversé bien des drames, sa méchante maladie des poumons a failli l'emporter, hélas pourquoi a-t-il fallu qu'à peine remise elle subisse les perversités brutales d'un père que pourtant elle adorait. Fort heureusement cette adversité l'a rendue combattive et lui a permis de décrocher son diplôme d'institutrice avec la belle place de major de sa promotion à l'Ecole Normale. Elle exerce à Nancy depuis la rentrée dernière, on lui a affecté une classe de cours moyen première année en même temps qu'un minuscule logement dans le bâtiment des maîtres où elle vit avec Sophie. Parfois, surtout la nuit, son passé la revisite sous la forme d'une voix suave à laquelle elle refuse toujours d'attribuer un nom. Cette voix morte qu'elle aime tant, qui lui fait si mal...qui lui manque tant...

La fillette s'interrompt, la pousse à l'épaule elle encourage sa mère rêveuse:

- Allez maman, chante avec moi !

On envoie chercher l'bâton

Afin d'assommer le loup

L'bâton n'veut pas assommer l'loup

Le loup n'veut pas manger l'chien

Le chien n'veut pas mordre Biquette

Biquette n'veut pas sortir du chou

Ah !...

- Maman pourquoi tu pleures ? Arrête tu sais bien que ça me rend triste, alors hein dis, arrête !

- Oui mon poussin j'arrête, tu sais que tu chantes très bien. Moi quand j'avais ton âge je chantais tout le temps, même que des fois ton père...papounet m'appelait sa petite mésange !

- C'est vrai ? Alors moi aussi je vais t'appeler mésange chérie !

Elle pose un doigt sur la poitrine de sa mère et reprend :

- Mais je te rappelle qu'une mésange ça chante, ça ne pleure pas, d'accord ?

Elle a lancé son injonction en penchant la tête sur le côté avec une adorable moue de grande.

Sa mimique paye elles se mettent à rire toutes les deux, rien qu'elles deux oubliant un moment la tombe couronnée de grands sapins odorants qui regardent par-dessus leurs épaules. Entre cette mère et son enfant il y a tant de choses fortes, non écloses...Enfin Odette retrouvant son sérieux arrache d'une pichenette une dernière petite mauvaise herbe qui a eu l'idée incongrue de poindre la tête entre deux cailloux blancs, elle se signe, la fillette l'imité avec une candeur grave. Instinctivement

leurs mains se cherchent et se serrent, elles quittent silencieuses le petit enclos à l'écart de la ferme familiale. La porte de fer forgée grince comme si elle se refermait à regret. Il y a comme ça des souvenirs qui grincent plus fort que les vieilles portes de cimetière, Odette frissonne, tout la torture dans ce petit Val où elle a passé dix sept années de l'enfance à l'adolescence assassinée. La ferme, la cabane du jardin, les autres fermes, le village, les habitants, bref tout ce qui a ici une voix, une forme, une odeur peuplent toujours ses maudits cauchemars. Elle n'a parlé à personne de ces démons-là espérant toujours qu'ils finiront par s'éloigner pour enfin la laisser vivre normalement. Elle se prend à rêver qu'un jour peut-être un beau chevalier viendra l'en délivrer...

Frido II fidèle à son habitude les accueille en battant vigoureusement l'air de sa queue, il vient lover son museau froid dans la paume de la gamine qui rit de bon coeur, faisant mine de vouloir le chevaucher. Odette s'arrête un court instant pour embrasser des yeux la ferme paternelle et ses abords, elle est assez bien entretenue pour une bâtisse qui a déjà abrité quatre générations, l'oncle Louis frère de son défunt père vient très régulièrement entretenir les murs et les alentours. Fauchant l'herbe, cimentant, rebouchant ça et là un bout de mur ou un début de fissure dans les plâtres des plafonds. Son regard glisse

sur une fenêtre de l'étage où enfant elle avait sa chambre, c'était là que son père s'était donné la mort, un coup de folie dont elle se croyait toujours responsable.

A gauche la bâtisse est flanquée d'un hallier, elle croit revoir son père debout dans l'encadrement de la bôcherie⁶ attrapant les pleines fourchetées de foin odorant que son frère Louis lui monte depuis la carriole. Une petite fille tient sa poupée par un bras, elle les regarde ils sont forts, ils sont beaux, avec eux elle n'aura jamais peur...

Odette soupire, elle espère un moment que son oncle ne viendra pas. Elle ne peut rester seule en sa présence sans trembler de la tête aux pieds. De plus elle n'est pas dupe et sent bien que sa mère et lui entretiennent une liaison depuis quelques années. Elle ressent comme une vague nausée à cette idée. Le temps cicatriciel n'a pas produit ses effets et ses relations de femme avec sa mère ne se sont pas améliorées au contraire. Elle est encore le bourgeon qui éclot, sa mère devient la fleur qui penche la tête... et la fleur est jalouse du bourgeon.

⁶ Bôcherie : porte à deux battants du grenier à foin, accessible par un plan incliné ou par une échelle.

La petite lui lâche la main et court vers sa grand-mère qui les attend au bas de l'escalier d'entrée, elle devait sûrement guetter leur arrivée.

- Mais qui voilà ! C'est ma toute belle, qui a encore grandi, grandi ! Mon Dieu que tu es belle mon trésor, et ces cheveux, un vrai champ de blés mûrs, et cette jolie rôbatte⁷ qu'on dirait un cerisier en fleurs. La petite lui saute au cou et l'embrasse avec fougue. Elle adore sa grand-mère, qui bien entendu la gâte trop, du moins de l'avis d'Odette; à son tour d'être jalouse.

- Regarde ces yeux, c'est tout...

- Arrête !

Elle arrive à hauteur de sa mère, lui dépose un bisou furtif puis s'écartant, l'examine de plus près, elle lui trouve la silhouette affaissée, le visage vieillit empreint de lassitude.

- Bonjour Maman, on dirait bien que tu n'es pas allée chez le coiffeur depuis un petit moment, ça n'est pas bien, tu ne dois pas te négliger !

Elle a cette franchise qui désarçonnent bien des gens et les irritent souvent. Sa mère, d'entrée prend la mouche, elle lui rétorque plus sèchement qu'elle ne l'aurait voulu.

- Ma fille, encore faut il avoir le temps et l'argent pour se pomponner toutes les semaines comme tu le fais ! Ce n'est pas

⁷ Une rôbatte : une petite robe

avec mon salaire de l'usine que je peux mener grand train ! Et qu'est ce que t'y connais toi au travail à la cotonnière ? Tu sais ce que c'est de trimer des neuf heures par jour dans un bruit d'enfer à nous rendre toutes sourdes pour de bon ?

Odette sent tout de suite qu'elle la blessée, elle en éprouve du remords et lui fait un petit bisou pour se faire pardonner. C'est vrai que depuis la mort de son mari sa mère avait du s'accrocher dur pour faire vivre sa famille dans des conditions à peine acceptables, c'était vrai aussi que l'usine était l'antidote de toute féminité, les femmes y marnaient comme des hommes sans compter leur flagornerie et leurs perpétuels propos salaces.

- Excuse-moi maman, c'est juste que je t'ai toujours vue bien coiffée et là aujourd'hui...

Germaine agacée l'interrompt d'un geste.

- Bon allez ça va! Rentrez ! Dedans il fait bon chaud, ce n'est pas encore l'été, cette année le printemps est cru, tu ne trouves pas ?

- Si maman si, nous sommes passées voir papa, la petite a déposé un bouquet de jonquilles, il faudra bientôt repeindre la croix. Ne demande rien à Louis, je veux le faire moi-même comme chaque année.

La mère ne répond pas, elle sait bien elle, que la croix n'a pas besoin d'être repeinte mais elle comprend que pour sa fille cette peinture-là est comme une grande lessive de ses printemps...La petite la tire par la manche :

- Mamie, mamie, je peux monter au grenier pour chercher des trésors ? Et mamie je peux prendre Frido avec moi, il m'aidera ?

- D'accord ma puce, mais ne t'approches pas des vieux outils de ton grand père... elle marque une pause et regarde sa fille. Odette interpelle la fillette au passage pour lui rappeler qu'elle n'a pas le droit d'aller dans les chambres, mais avant même qu'elle finisse sa phrase, la petite disparaît dans l'escalier, le chien sur ses talons. Elle ne supporte pas l'idée de savoir sa fille dans sa chambre d'enfant, sa maudite chambre d'enfant. Elle n'insiste pas davantage ne voulant pas accentuer le malaise ambiant.

- Je présume que tu ne lui a toujours rien dit ?

- Ne commence pas maman, on ne va pas encore se disputer pour ça ! Je lui dirai toujours assez tôt et pour l'instant elle ne me pose aucune question, alors pourquoi brusquer les choses ! La grosse pendule dans la cuisine a gardé son battement sourd et régulier, mesure obstinée d'un temps qui ne cesse de fuir, ce même temps que l'on sasse parfois dans sa tête en quête de

souvenirs doux comme un sable fin. Sur les étagères les vieux pots à condiments, ils sont bleus tachés de gris en fer émaillé, toujours impeccablement alignés dans le même ordre, farine, sucre, sel, épices. Au dessus de la grosse cuisinière en fonte pendent tête en bas les casseroles et poêles dont le noir culot luisant dit combien d'innombrables ragoûts, potages, bonnes confitures y ont lentement mijotés dans le chuintement des bulles odorantes. Il lui semble entendre encore la ballong⁸ de cuivre soupirer son eau chaude, c'était le signal pour le lavage de la vaisselle dans la grande pierre à eau, celle qui cassait les reins tant elle était basse.

Cette cuisine-là, est, de toute la maison, la pièce préférée d'Odette, celle où l'on se parlait. Hormis un jour l'arrestation brutale de son père par les gendarmes, elle n'y a éprouvé que de bonnes sensations, comme celle de retrouver la saveur du lait chaud, des soupes de légumes d'antan. Elle y percevait toujours le chant des couverts battant les bols et les assiettes, estompé parfois par un éclat de rire ou une histoire d'école que l'on racontait aux parents toujours curieux des choses liées à l'instruction générale. Tout cela s'achevait par le claquement sec de la lame du couteau que le père refermait pour signifier la fin du repas. Cette cuisine-là, Odette s'y sentait en sécurité

⁸ La ballongue: réservoir intégré à la cuisinière fournissant l'eau chaude.

comme protégée par la famille réunie. Il en allait tout autrement avec les autres pièces de la maison...

- Tu as fait du feu ?

- Seulement du fagot pour préparer le repas.

Les deux femmes s'évitent du regard, chacune se débat avec de bien lourdes pensées. Il est là entre elles, il n'a jamais cessé d'être là. Odette réprime difficilement un début de colère, alors pour faire diversion elle dévie la conversation sur son travail.

- Au fait maman, j'aurais besoin de renseignements sur le tissage pour mes élèves, comment ça se passe au juste à la Cotonnière ?

Germaine paraît surprise par cette question directe et, comme si elle quittait un masque douloureux, elle sourit à sa fille trop contente de lui montrer qu'elle aussi a du savoir. Elle se redresse, fait passer ses longs cheveux derrière ses oreilles et se lance dans des explications précises quoiqu'un peu trop techniques au goût d'Odette.

- Et bien tu vois, chez nous le tissage s'effectue sur des métiers mécaniques. Ils sont maintenant très au point, le principe de fonctionnement est simple: les fils de chaîne sont tendus entre les deux ensouples⁹, chaque fil passant dans le

⁹ les ensouples : L'ensouple arrière, rouleau à partir duquel se déroulent les fils de chaîne et l'ensouple avant, rouleau qui emmagasine l'étoffe tissée.

chas d'une lisse¹⁰. Dans les cas simples, un fil sur deux est enfilé dans une lisse d'un harnais et l'autre dans une lisse de l'autre. Quand un harnais est levé, entraînant certains fils vers le haut, l'autre reste baissé, entraînant les autres fils vers le bas ; s'ouvre ainsi un espace, appelé foule, dans lequel passe la navette ; la portion de trame qui est alors insérée d'une lisière à l'autre est appelée duite. Après chaque passage de la navette, la nouvelle duite est pressée contre le tissu par le peigne. Et ainsi de suite, tout cela va très vite à en attraper un sapré tournis crois-moi ! Pour mettre le métier en état de fonctionner, il faut effectuer une opération délicate et qui prend du temps, le rentrage consistant à enfiler les fils de chaîne dans les chas des lisses.

Odette ne suit plus, cela devient trop compliqué elle opte pour un trait d'humour afin d'interrompre gentiment l'exposé de sa mère.

- Et bien moi je suis aussi une tisserande à ma façon, je mêle les fils de la connaissance pour former de beaux tissus du savoir et de l'être qui permettront à mes petits de se tenir au chaud, à l'abri de l'ignorance !

¹⁰ des lisses : aiguilles métalliques percées chacune d'un chas par lequel passera un fil de chaîne.

Elle regarde sa mère déçue d'avoir été interrompue, visiblement elle ne la suit pas sur ce terrain philosophique où l'on tisse des couvertures de savoir pour tenir chaud. Prise d'une tendresse subite devant la moue maternelle, elle s'empresse de la complimenter, davantage pour la taquiner gentiment que pour lui reconnaître de réels mérites.

- Mais dis donc tu as l'air d'en connaître un bout toi, on devrait te nommer contremaîtresse tu ne crois pas ?

- Au moins ma fille, au moins !

Elles rient toutes les deux de cette idée saugrenue ; apercevant l'ouvrage de sa mère posé sur le fauteuil Odette s'exclame :

- Sapristi tu te lances dans les napperons au crochet et tu n'as pas choisi le plus facile. Mais c'est bien maman, c'est même très bien, dit elle en examinant les motifs de couleurs dont la régularité des bords laissaient apparaître de petits jours délicats.

- Que veux tu que je fasse d'autre avec tous ces moments de solitude dans cette baraque trop grande pour moi ?

C'est la remarque de trop, l'agacement reprend Odette, laquelle avec un plaisir malin pique sa mère

- Et dis moi, l'Oncle Louis vient pourtant te rendre régulièrement visite, non ?

La mère rougit... honte ou colère ? Elle fixe intensément sa fille.

- Ca ma fille ce sont mes affaires compris ? Heureusement qu'il est là ton oncle pour s'occuper des bêtes, tu sais ton frère il ne vient plus guère qu'un jour ou deux par mois quand son grand con de patron veut bien le lâcher, et quand il est là il dort. Quelle idée aussi d'aller se mettre apprenti chez un mécanicien de Lunéville !

- Et Camille, elle est là ?

- Ne me parle pas de ta soeur, elle est partie depuis une semaine pour fricoter avec le grand Mathieu. Des vacances qu'elle m'a dit ! Elle m'a jeté comme ça : « Je pars quelques jours à Saint Dié, le frère de Mathieu nous prête son appartement ». Voilà ce qu'elle m'a dit ta soeur en me laissant toute seule dans cette maison bien trop grande pour moi ! Tu sais, ta soeur depuis ton départ, elle s'est drôlement rencoquillée !

- Et toi tu n'as jamais essayé de savoir pourquoi elle est si rencoquillée comme tu dis ? Un ange mauvais passe dans un air chargé de tension.

Odette réalise que sa mère devient aigrie, parfois méchante, elle pense que cela n'augure rien de bon pour ses vieux jours. Du coup elle la trouve presque laide avec ses mèches filasses

qui lui tombent sur les yeux à chaque mouvement de tête un peu brusque. Elle met sur le compte d'une dépression latente le relâchement de sa mère, elle regarde avec tristesse les auréoles de graisse figée autour des brûleurs de la cuisinière, la décoloration de la nappe et du balatum sous la table, autant de signes tangibles de son laisser-aller, du jamais vu dans la maison.

Peut-être est-il temps qu'elle refasse sa vie pense t'elle. Un homme constamment présent à la maison la remotiverait, lui enlèverait cette non vie qui peu à peu l'envahit comme un mauvais lierre. Oui c'est cela il lui faut un nouveau mari, elle garde cette idée dans un coin de sa tête et répond à sa mère d'une voix adoucie.

- Maman, Camille va avoir vingt ans, elle aussi travaille beaucoup à l'usine ça lui donne tout de même le droit de prendre un peu de bon temps non ? Et puis maintenant c'est à toi qu'il faut penser, tu peux largement refaire ta vie.

- Pfftt ! Se contente de siffler sa mère entre ses dents. Elle se lève brusquement pour se diriger vers la pierre à eau dans laquelle elle dépose bruyamment une bassine émaillée qu'elle remplit d'eau claire. Elle change volontairement de sujet.

- Bon je vais nous préparer la soupe, des steaks de cheval avec des blettes ça te dit ?

- Pour moi ça ira très bien. Tu n'aurais pas une tranche de jambon pour la petite ?

La mère fait un signe affirmatif de la tête, tout en pensant que la viande de cheval serait bien meilleure pour sa petite fille, mais elle ne veut pas en rajouter. Odette s'approche pour l'aider, elle prend un tablier propre dans le buffet sur lequel est posé un cadre contenant la photo de ses parents jeunes, elle détourne aussitôt la tête et propose son aide.

Le temps allégé par une atmosphère plus détendue s'accéléra, elles parlèrent enfin de sujets légers comme les derniers potins du village. Il paraît que la Marie Boule une saprée socotte¹¹ celle-là, avait jeté un sort aux trois vaches de la mère Soubise, même que la grosse femme avait dû courir au ruisseau noyer son balai sous de gros galets pour conjurer le mauvais sort avait-elle dit. C'est qu'on ne rigolait pas avec ces choses-là, ces choses d'un autre monde qui faisaient encore tant peur. Depuis, chaque jour la Soubise inspectait ses vaches du trou du cul jusqu'au fond de l'oeil.

- Y paraît même que plus personne ne veut d'son lait, des fois qu'il serait tourné par le diable ! Dit Germaine en souriant à sa fille carrément hilare. Même si sa mère plaisantait elle savait

¹¹ Une socotte : une fille grande et maigre

qu'au Val il y en avait encore beaucoup pour prêter l'oreille à ces vieilles croyances.

- Et puis il ya le P'tit Louis qui a encore été se frâler¹² contre un arbre avec sa mobylette, mais cette fois au lieu de finir sa nuit dans le fossé, il a du être transporté d'urgence à l'hôpital de Lunéville ! Faut dire qu'avec ses raouées¹³ à s'en dévisser le coude ça devait finir comme ça un jour !

- Enfin que veux-tu, il n'a plus qu'ça !

Odette s'en inquiéta; comme tout le monde au village elle éprouvait une réelle affection pour cet homme dont l'infortune ne faisait pas mystère. Avec sa bonne femme on racontait qu'il avait été heureux le temps d'une flambée de sapin et que très vite elle avait pris le dessus. Une fois même les voisins l'avaient vu prendre ses jambes à son cou poursuivi par une furie qui le menaçait en brandissant un bon balai de paille. Le pauvre homme... Tout de même quel pochtron que ce gentil coquin-là.

Germaine se délectait à passer ainsi en revue les derniers commérages qui faisaient sourire Odette.

¹² Frâler : fracasser

¹³ Des raouées : des virées dans les bistrots

- Au fait dédette, tu sais qu'ils vont ouvrir un nouveau groupe scolaire au Val ? Tu pourrais peut-être envisager de faire une demande de mutation, non !

- Non maman, d'abord ne m'appelle pas dédette et puis je suis bien à Nancy, pour l'instant je n'envisage pas d'en partir ! De toute façon c'est bien trop tôt pour demander une mutation. Pour tout l'or du monde elle ne serait pas revenue au village. La pendule égrène douze coups qui font vibrer son lourd coffre en bois, le temps campagnard semble s'étirer plus lentement que celui de la ville, et plus paisiblement également.

Germaine un tantinet agacée par la réponse catégorique de sa fille s'empare de deux oignons qu'elle émince nerveusement pour les faire revenir avec une cuillère de saindoux dans un gros faitout émaillé. Lorsqu'ils se mettent à chanter dans la graisse Odette y vide un bocal de tomates pelées, puis rajoute les blettes coupées en morceaux qu'elle a préalablement rincées à l'évier. Elles ont le même geste vers le pot de gros sel et c'est finalement Odette qui en prélève une bonne pincée qu'elle saupoudre sur les légumes. Elle cherche une répartie positive pour plaire à sa mère et lance :

- Maman, y'a pas à dire tu es la Reine des conserves ! Et des bonnes !

C'est vrai que Germaine régnait sans partage sur son petit monde de conserves stérilisées, scellées dans le verre et le caoutchouc. Tous les légumes du potager, les fruits du verger, tout finissait au stérilisateur même ses confitures qui ainsi étaient censées mieux se conserver avec moins de sucre. Cette interminable production ménagère venait régulièrement grossir les rangées de bocaux, véritables vitraux culinaires de la cave familiale.

- Maintenant rajoute un peu de poivre, sans oublier l'ail, voilà ça sera parfait. Tu sais comme ton père aimait les blettes !

- Oui maman, je sais ! Tu ne veux pas nous faire ta tarte aux pommes à la cannelle? Sophie en raffole, moi aussi d'ailleurs !

- Si tu veux ! Va donc à la cave me chercher six belles pommes reinettes, c'est Mado qui me les a portées. Tu verras elles sont excellentes, surtout à cuire, en passant remonte moi aussi un paquet d'Orion, c'est la meilleure pour la pâte feuilletée ! T'as qu'à prendre la baujotte ¹⁴ ! Elle sortit.

On entend là-haut Frido qui jappe sans discontinuer. La petite s'est sûrement déguisée et s'amuse à lui faire peur pense la grand-mère. Odette entreprend de descendre une à une les

¹⁴ Baujotte : petit panier à deux anses peu profond. Mot qui vient du français « bougette » sac de cuir qu'on portait en voyage.

marches en bois. Certaines grincent méchamment sous son poids, elle trouve l'endroit encore plus sinistre que durant son enfance. Des voix lui font tendre l'oreille, c'est sa mère qui vient d'allumer le poste radio. Dans un réduit à droite elle trouve les rayonnages où sa mère (ou peut être bien son oncle) a déposé les pommes lesquelles, alignées dans une litière de paille odorante elles aussi, dégagent une très bonne odeur. Ainsi disposées elles peuvent rester là plusieurs mois sans qu'aucune ne se gâte pour peu qu'on ne les colle pas l'une à l'autre. Un peu plus loin se balancent les sacs de noix que l'on a suspendus à une poutre traversière. Les coques encore humides suent cette odeur de bon moisi caractéristique de l'automne.

Si ce n'est les fantômes qu'elle imagine voir à chaque angle de mur, Odette pourrait aimer cet endroit où son père a éprouvé les émotions les plus intenses de sa courte vie.

Un soir de confidence sa mère lui avait raconté l'épisode horriblement sanglant de l'exécution à la hache d'un espion allemand par son père et son ensevelissement dans cette même cave. « C'était la guerre, tu comprends » avait-elle rajouté comme pour trouver une vraie excuse au père meurtrier.

Elle détourne son regard du sol en terre battue, n'osant imaginer l'horreur qu'elle a bien pu dissimuler. Comment son

père, cet être hors du commun a t'il pu commettre ces abominations ? Elle se souvient du jour où il lui a parlé longuement des abeilles et de la sélection des prétendants par la Reine lors du grand ballet nuptial. Sa majesté les épuise tous les uns après les autres dans une ascension folle jusqu'au dernier, le plus pugnace le plus résistant emploie alors ses ultimes forces à la séduire. Combien de fois a t'elle rêvé secrètement d'être cette Reine filant dans le firmament avec sa nuée de galants en guise de traine royale ? Hélas ses rêves d'adolescente ont bien vite été fracassés par les turpitudes paternelles qui la hantent encore certaines nuits d'insomnie douloureuse.

Elle a tout à coup très peur dans cette cave humide comme un tombeau, aussi concentre t'elle son effort sur les pommes qu'elle dépose une à une délicatement dans son panier.

Pendant que sa mère songeuse choisit les plus belles reinettes, Sophie elle, va de découvertes en découvertes. Elle s'est déjà déguisée en jolie princesse avec de vieux rideaux et un napperon de dentelles blanches en guise de tiare, le seul problème est son fier destrier Frido II qui ne se prête pas de bon gré à son jeu et rue de façon pitoyable, lui refusant une échine qui seule sied à sa Majesté. Elle ne peut tout de même pas mener son train à pied ! Elle a du abandonner ses rêves de

royauté pour jeter son dévolu sur un mannequin de couture très diminué par l'âge et qui lui aussi s'obstine à ne pas écouter la classe que maîtresse Sophie s'acharne à lui faire.

Finalement de guerre lasse, elle a entrepris de vider le contenu d'une grande malle, chaque objet qu'elle extirpe atterrit à ses pieds dès lors qu'il ne présente plus d'intérêt pour la petite curieuse. Comme ce vieux moulin à café en bois peint de couleur rouge, dont le levier en tournant fait un bruit de crécelle.

Calé dans l'étau de générations de cuisses charnues l'engin avait bien du moudre sa tonne de café, assurément il méritait le repos que lui conférait l'oubli ou la disparition de ses tourmenteurs.

Au fond de la malle Sophie empoigne une grosse liasse de coupures de journaux dont elle défait avec peine le lacet séché et trop serré. Tout de suite son regard est attiré par un gros titre qui annonce « l'épilogue de l'histoire de la pipe aux onze encoches ». Ces mots-là lui disent quelque chose, aussi entreprend-elle lire l'article avec application comme à l'école.

Peu à peu elle découvre que Jean Klein son grand père s'était donné la mort pour ne pas être capturé par les gendarmes qui avaient pris d'assaut la maison.

Elle ignore cette histoire de famille, sa mère ne l'a jamais évoquée, du moins pas devant elle. Très émue elle poursuit sa lecture sans même porter attention à Frido qui a déposé son museau froid et luisant sur sa cuisse.

On ne comprenait pas trop bien l'explication du geste fou de ce Jean Klein, on évoquait une affaire de meurtres durant la guerre, mais également on insinuait que Jean aurait fait subir des mauvais traitements à ses propres enfants, puis pris de remords il se serait suicidé.

La petite ne comprend pas tous les mots mais saisit d'instinct toute la portée du drame que cachent ces lignes d'encre séchée. Elle pleure doucement comprenant que sa maman a elle aussi été maltraitée par son père. Ca explique pourquoi elle devient malheureuse par moments, sa pauvre petite mésange. Elle renifle un bon coup puis ramasse les articles de journaux qu'elle serre sous son bras. Lentement elle descend rejoindre sa mère, l'envie de jouer l'a quittée.



A l'hôpital de Lunéville l'interne de garde était exténué par une nuit agitée, il répondait aux questions de Marcel sans pouvoir contenir quelques bâillements à peine masqués.

- Le traumatisme crânien n'est rien en comparaison de ce que je redoute pour ses pieds. Palpez-les, ils sont froids, gelés même ! Le docteur chuchotait pour n'être entendu que de Marcel.

Effectivement ce dernier avait raison, les deux pieds de P'tit Louis étaient glacés comme la mort, il semblait même qu'ils bleuissaient. Le pauvre était encore sous l'effet des anesthésiques, toutefois son état n'inspirait plus d'inquiétude immédiate. Le médecin prit Marcel à part en l'éloignant du lit du patient car, selon lui, il pouvait très bien entendre leur conversation.

- Je crains qu'il ne s'agisse d'un épisode très sérieux d'artérite, hélas si nous ne parvenons pas à rétablir la circulation sanguine dans ses pieds d'ici demain, nous allons vers du fâcheux.

Marcel soupira, se redressa et approchant son visage de celui du docteur il dit à voix basse :

- Ca veut dire quoi ça docteur, du fâcheux ?

Et bien Monsieur cela veut dire que le risque de gangrène est très élevé et que dans ce cas, il n'y a qu'une solution... l'amputation.

- Bin merde alors ! Mon pauvre valot, il a jamais été très assuré sur ses deux guiboles, faut dire que la chopine ça aide